Julie Maquet
Poétique de l'excès

Julie Crenn

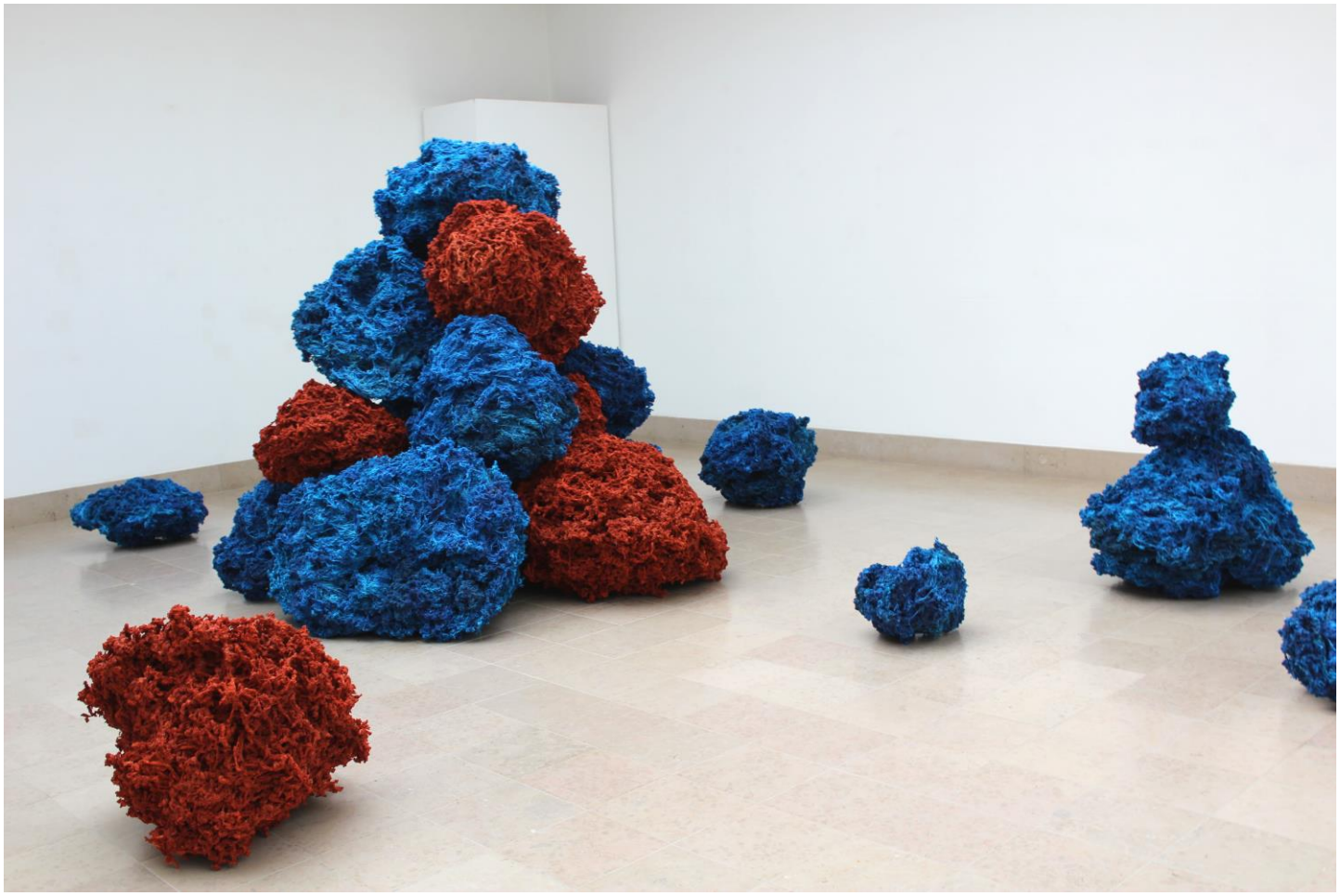
Les sculptures de Julie Maquet reposent sur la rencontre et l'observation d'un objet préexistant. Des objets utiles présents autant dans l'espace domestique que dans différents milieux professionnels. Nous retrouvons ainsi des œuvres réalisées à partir de clous rouillés, de caissettes à pâtisserie, de capsules de vin, d'élastiques en caoutchouc, de pinces à linge en bois, de pneus de vélo ou encore de paquets de cigarettes. Toujours fabriqués de manière massive et sérielle, ils renvoient à une forme standardisée et une fonction précise. L'artiste décide alors de confronter ces objets dont l'obsolescence est programmée à leur dimension sérielle en explorant l'accumulation, l'association, l'étirement. Elle rassemble des objets identiques pour créer une nouvelle entité. Chaque objet donne lieu à un geste et/ou une technique : coller, clouer, chauffer, coudre, nouer, enrouler, plier. L'accumulation, la répétition et la mise en espace de l'œuvre engendrent une transformation. La fonction est évacuée au profit de problématiques telles que la standardisation, la récupération, la reconversion, la mémoire, le corps et l'espace.

Les objets normés, souvent invisibles, jetables, imperceptibles dans nos quotidiens, voire indésirables, prennent corps. L'artiste, par une pratique d'ordre artisanale, les amène à devenir toute autre chose. Assemblés, hybridés, ils participent à l'élaboration de formes organiques, animales ou végétales. Les ficelles agricoles en polypropylène bleu et rouge sont fondues au décapeur thermique. Le matériau mou devient dur comme une roche piquante et rugueuse. Julie Maquet dispose plusieurs blocs colorés les uns sur et près des autres pour former un paysage corallien. Il en est de même lorsqu'elle réalise l'installation *Mue* (2018) à partir d'éponges en acier. Ces dernières sont dépliées et suspendues dans l'espace. Elles rappellent un groupe de méduses, des éléments vestimentaires ou encore un dégagement de fumée. Les capsules de vin pliées disposées au sol (*Cadavre* – 2015) oscillent entre un tas de feuilles mortes ou bien un nid s'insectes morts. Les œuvres sont potentiellement croissantes et mouvantes. Un déplacement est opéré entre une production industrielle et le simulacre d'un paysage. L'artificiel se frotte au naturel. Tout comme la nature, la production industrielle a horreur du vide. Les sculptures et installations déploient un dialogue complexe entre les antagonismes : art-artisanat, artificiel-naturel, éphémère-pérenne, fragile-solide, vivant-immobile. L'artiste travaille alors l'évocation de corps et de paysages vivants. L'usage d'objets et de matériaux trouvés, abandonnés, récupérés, participe d'une reconstitution, d'une réincarnation de corps à la fois étranges, poétiques, physiques et sensibles.

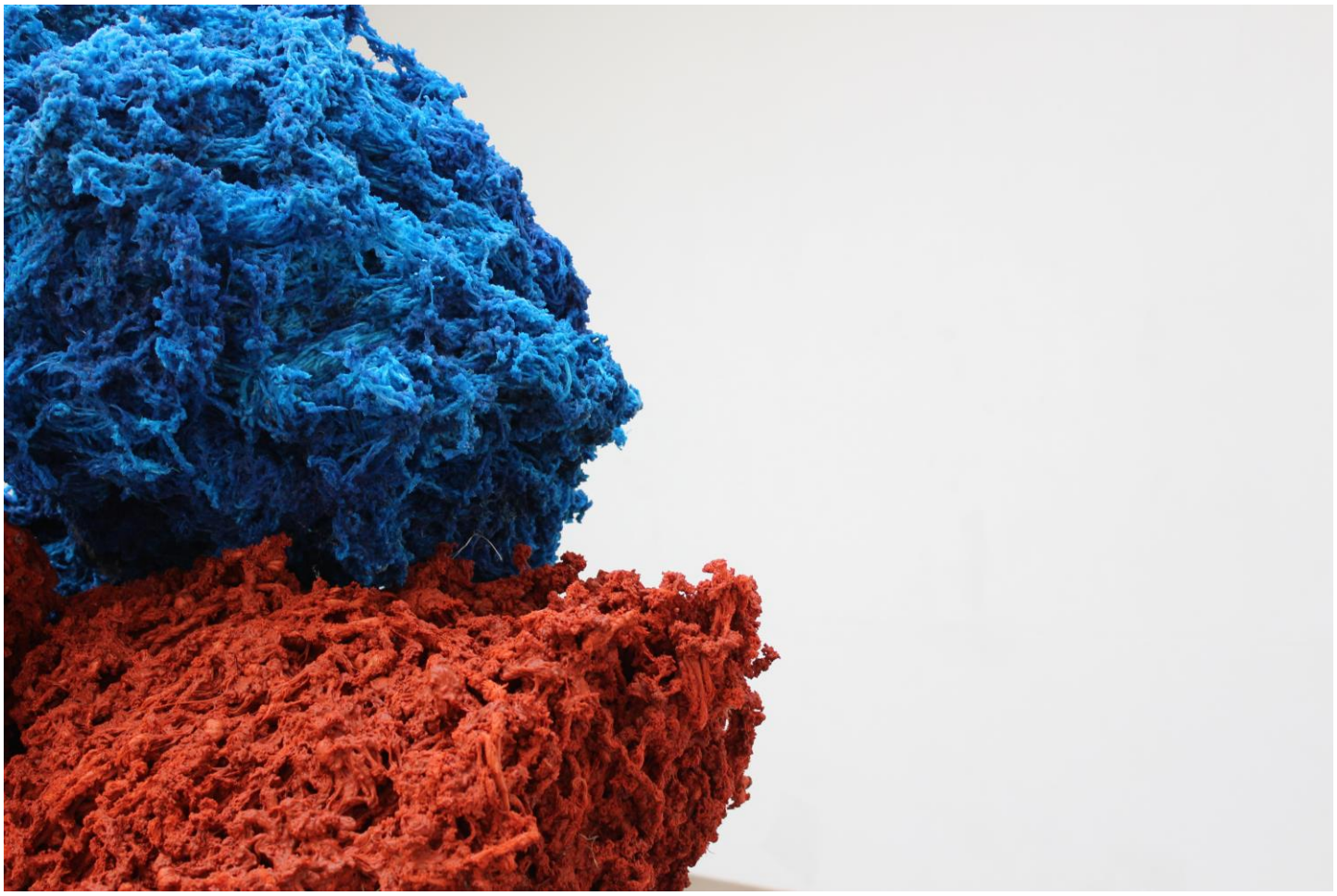
Les œuvres instaurent un rapport puissant au corps, tant dans leur réalisation que dans leur appréhension. De par leurs dimensions souvent importantes, Julie Maquet impose aux œuvres une présence physique. Nous sommes ainsi confrontés à des corps inertes qui agissent comme des écrans à travers lesquels nous pouvons projeter nos imaginaires, personnels et/ou collectifs. En effet, les objets assemblés nous sont pour la plupart familiers. Ils activent une mémoire sensible et corporelle. Le choix même des objets repose sur un lien spécifique avec l'expérience de l'artiste. Inscrits dans son histoire, ils dissimulent une sensation, un souvenir. Alors, par le déplacement de ces objets normés et calibrés, Julie Maquet en révèle le pouvoir métaphorique, poétique et politique. Les œuvres, véritables vanités du monde actuel comportent une dimension écologique qui ne peut nous échapper. Imaginons des paysages futuristes, déshumanisés, où régneront les ruines organiques de nos déchets et de nos surproductions. Les objets et les matériaux sont extraits d'une masse excessive à laquelle nous ne prêtons pas ou plus attention. Il s'agit alors pour l'artiste de transformer une infime partie de l'excès pour la rendre visible et lui attribuer de nouvelles symboliques et de nouveaux récits.

Iceberg, 2018, papier alimentaire aluminisé, dimension variables, hauteur 4 mètres. Résidence courte aux Ateliers de la ville en Bois, Nantes.

Sur la toile, 2018, toile de jute, fil de coton et de polyester, feuillard de cerclage en polypropylène, fil de nylon, installation à dimensions variables. Résidence longue aux Ateliers Shakers, Montluçon. Co-production Shakers.



Ravage, 2018, ficelles agricoles en polypropylène, dimensions variables, hauteur environ 3 m, co-production Shakers.



Bête à poils, 2018, crayon à papier sur papier, 250 x 150 cm, co-production Shakers.

Je développe principalement un travail de volume et d'installation, qui, sous couvert d'une première lecture naturaliste, consiste à déplacer de manière poétique le sens et la fonction d'objets communs, domestiques, utilitaires, calibrés et standardisés pour justement interroger les notions de standard, de norme et de conformité, fabriquées et mises en place par le monde humain, et qui font naître avec elles la notion de monstre. En fait, qui sont les monstres ?

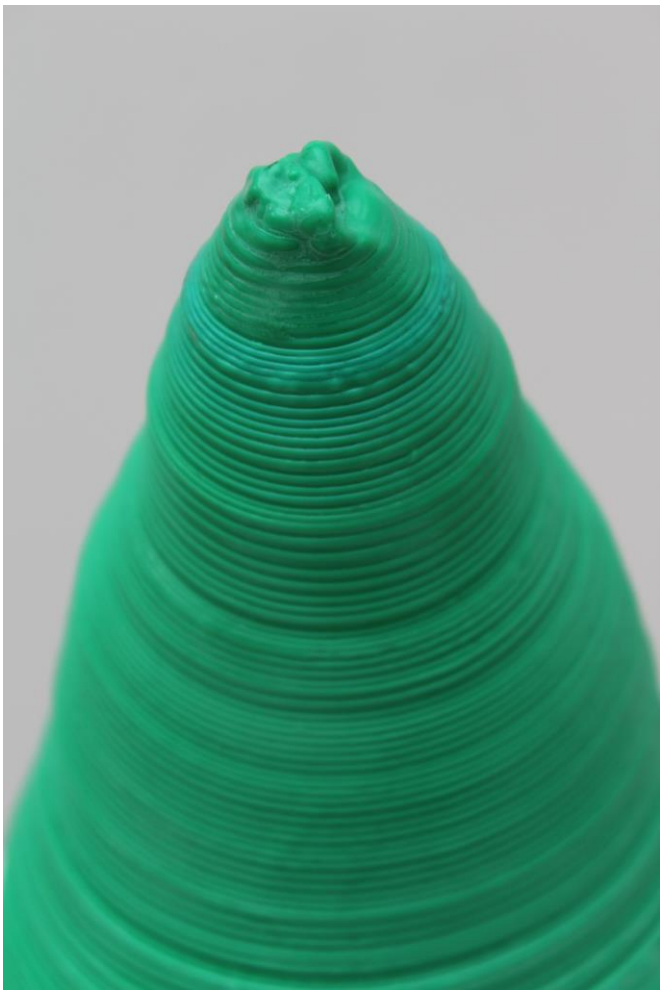
Ma base de travail sont des objets de consommation, manufacturés, industriels, neufs, anciens, récupérés, achetés, ou destinés à être du déchet, qui ont souvent une dimension générique et universelle, reconnaissable par tous, auxquels on n'accorde pas forcément d'esthétique. L'évocation de la nature est le vecteur par lequel je passe pour interroger l'humain et l'organisation qu'il fait du monde, des choses, du vivant comme de son environnement: j'exploite le potentiel esthétique et les propriétés physiques de ces objets pour fabriquer des simulacres de la nature, des subterfuges et des artifices qui évoquent, non sans ambiguïté, des plantes, des animaux, ou d'autres formes organiques avec une dimension sexuelle en seconde lecture, et qui racontent à chaque fois une histoire singulière.

Ce sont des souvenirs, des expériences et des gestes réflexes face aux objets qui vont déterminer la façon dont je vais les neutraliser et provoquer ainsi leur métamorphose. Sans respecter les codes d'un artisanat en particulier, j'opère un déplacement à la main sur des formes industrielles, je fabrique une forme unique à partir de multiples. A travers un processus de répétition d'un geste et d'une accumulation organisée d'un objet, un tissage apparait, qui n'est pas sans rappeler le travail à la chaîne. Ce qui fait sens également avec la pièce terminée qui, dans sa croissance presque automatique, évoque l'épuisement du labeur. Par ailleurs, une fragilité assumée, et liée à cette précarité du « fait main », est perceptible dans un grand nombre de mes travaux.

Le labeur et l'épuisement du geste pour parler de vestiges, de corps comme s'il s'agissait d'édifices en ruine, qui prennent la forme de débris, fragmentés, en morceaux, incomplets et imparfaits. Mes travaux apparaissent sous la forme de trophées et de beautés monstrueuses délabrées, qui se dégradent, se désagrègent avec le temps, s'effritent lentement pour aboutir à une forme de perte et de disparition. On peut voir mes pièces comme des vanités contemporaines. Morbides et précieuses, elles rappellent des natures mortes, en empruntent les codes et, en prenant place à même le sol ou dans des coins de mur, renvoient toujours, de manière indirecte, au corps humain. Mes travaux sont des vecteurs par lesquels je souhaite interroger le monde humain, en soulevant ses failles et en questionnant ses schémas.

Julie Maquet

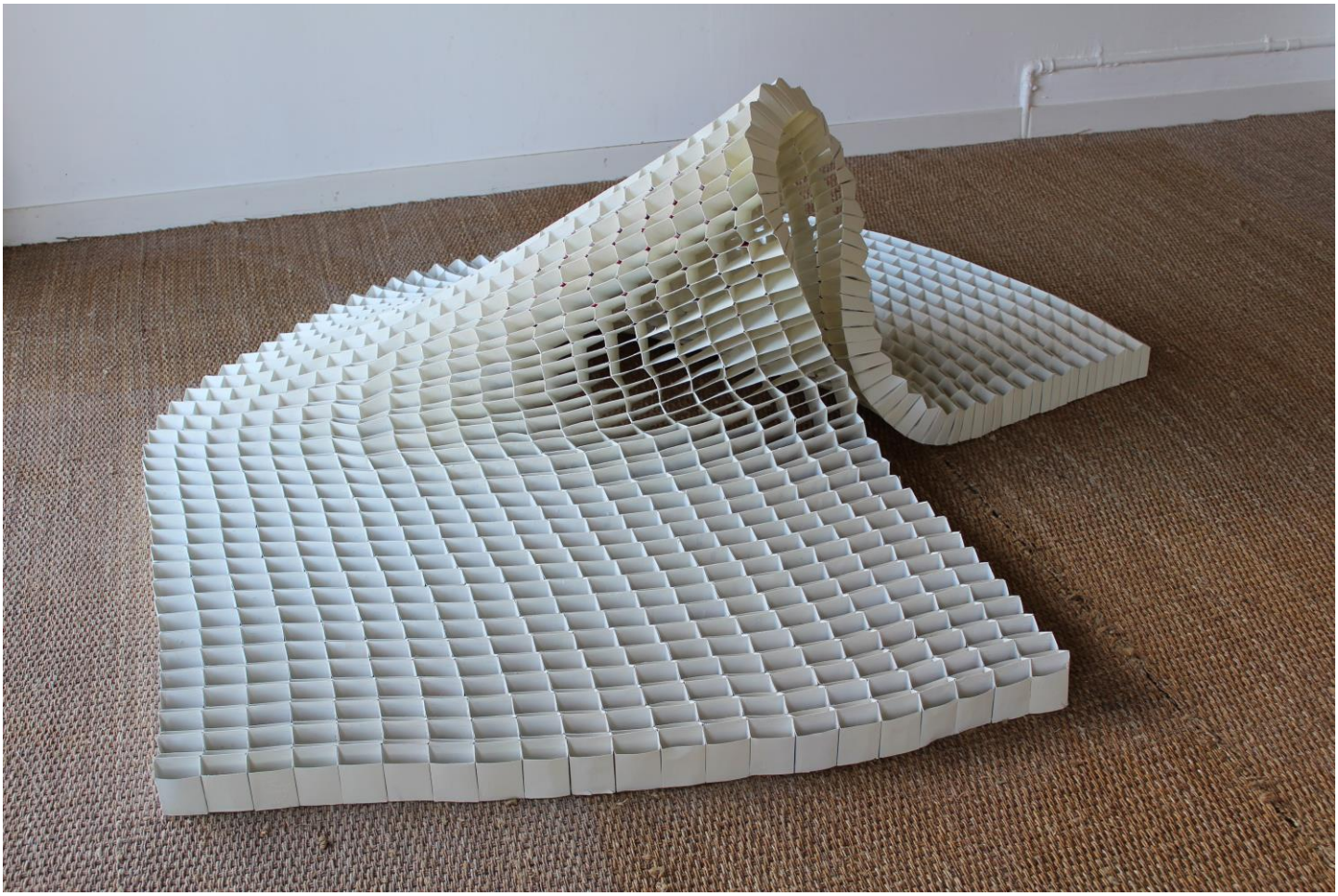
Les choses, 2018, feuillard de cerclage en polypropylène, socles, dimensions variables, co-production Shakers.



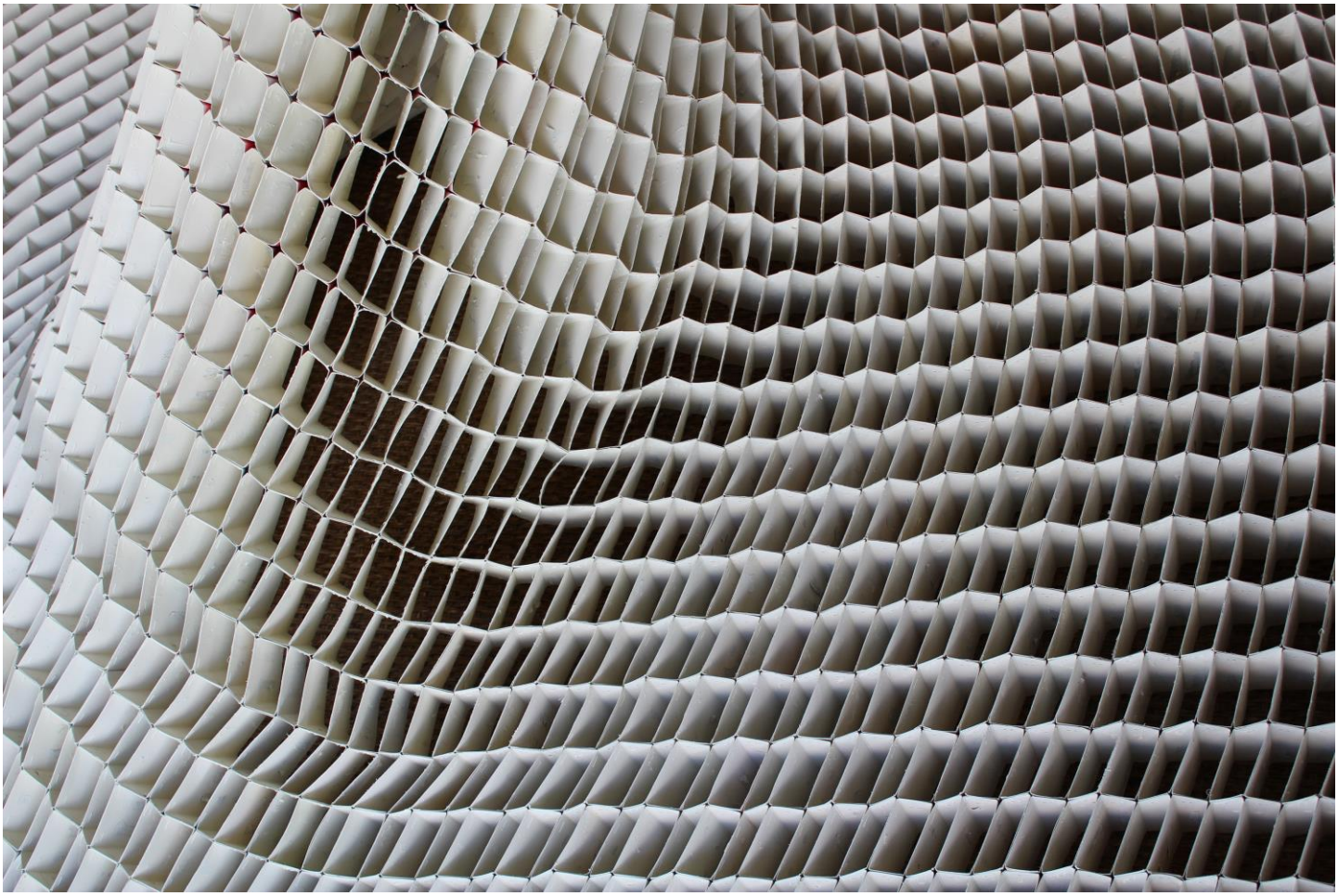
Sans titre, 2018, crayon de couleur sur papier, 250 x 150 cm, co-production Shakers.

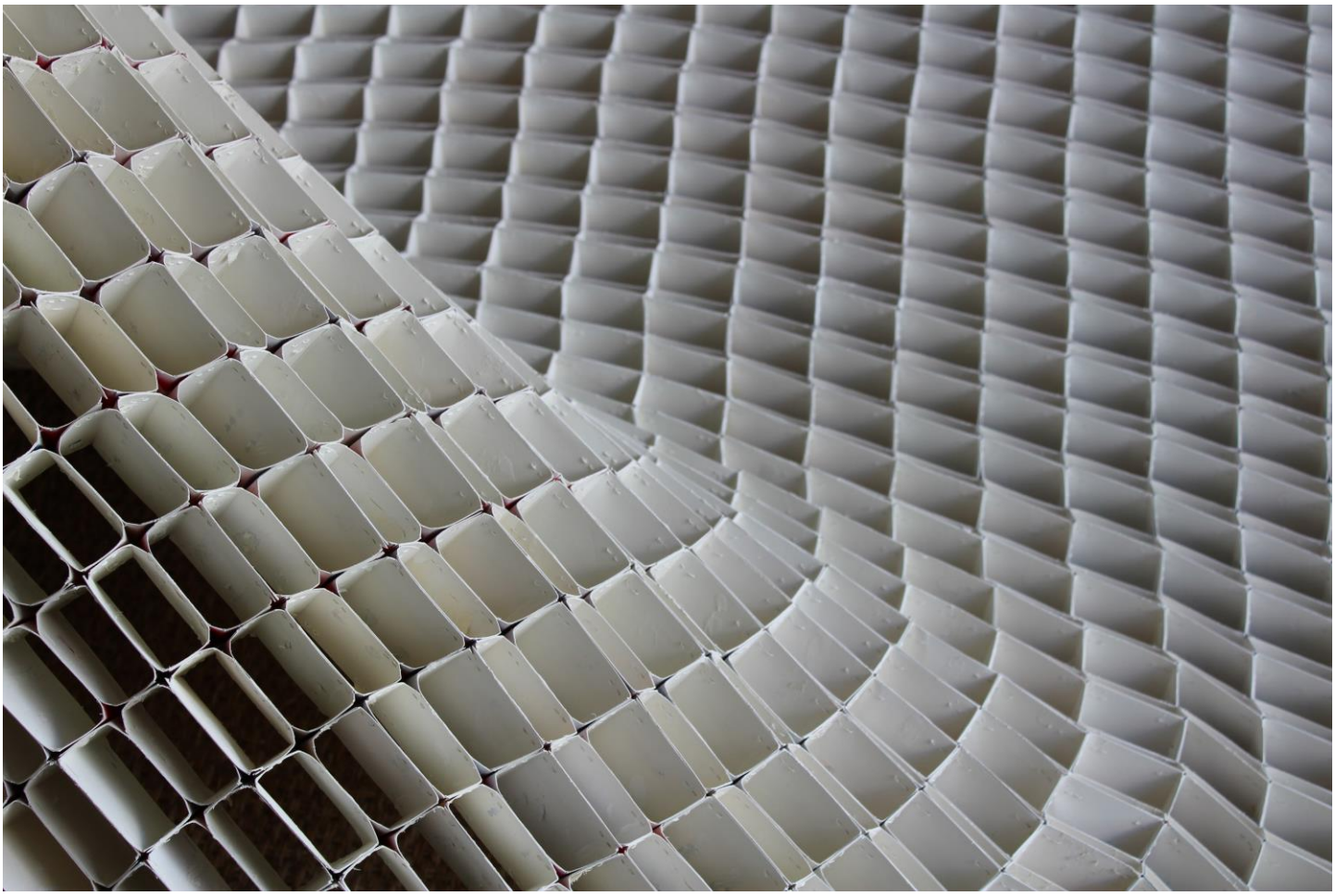
Mue, 2018, éponges en acier, 2 à 3 mètres variables. Résidence courte aux Ateliers Babioles, Ivry sur Seine.

Stalagmites, 2018, polypropylène et polyphénylène, dimensions variables entre 80 et 200 cm. Résidence aux Ateliers La lanterne, co-production Artelozera, en partenariat avec l'entreprise de recyclage Environnement48, Mende.



Cases, 2017, paquets de cigarettes, peinture, 121 x 255 cm. Résidence La Colombière, co-production Institut de France.





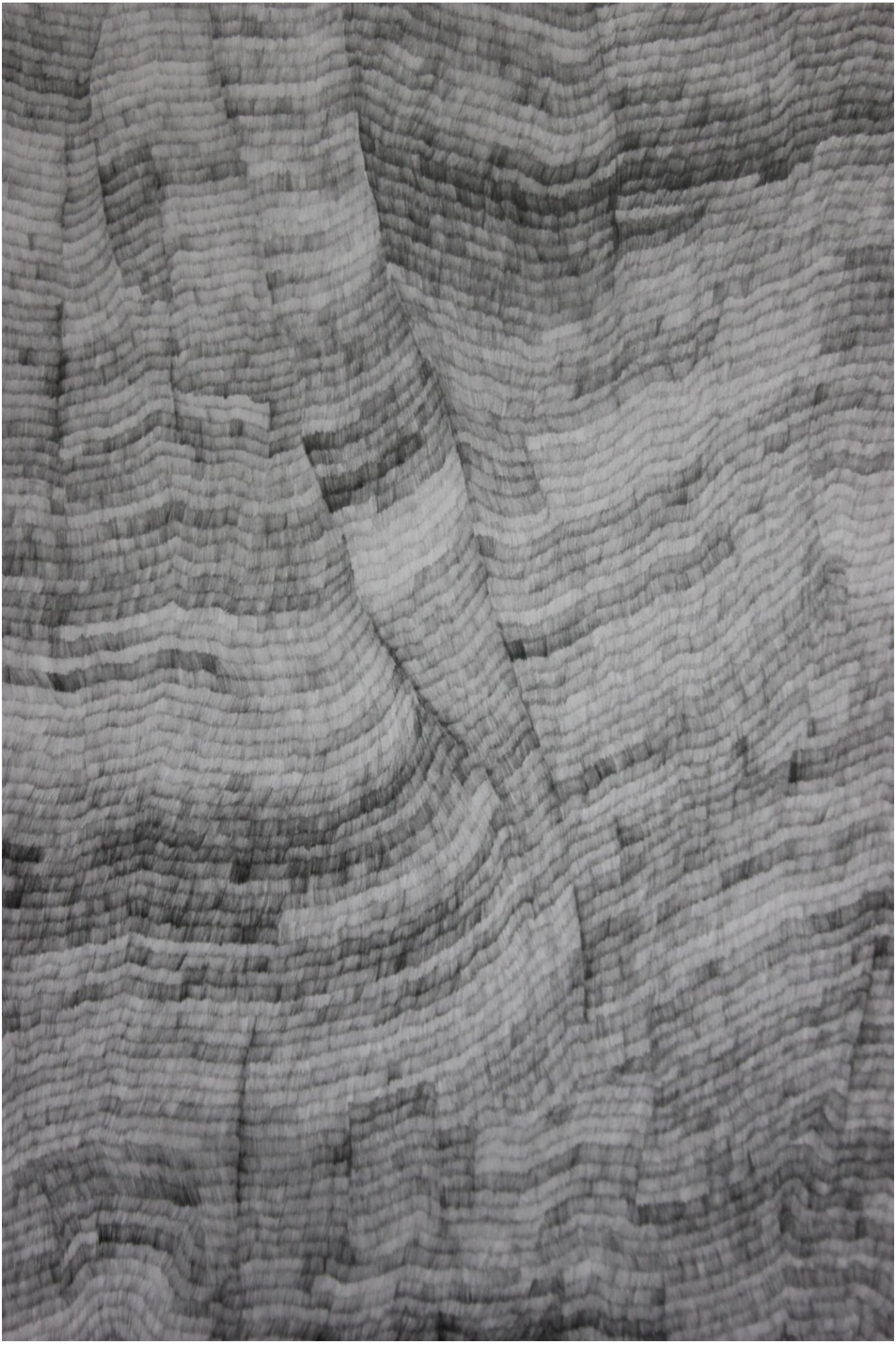
Queue, 2017, papier kraft, fil, 200 cm. Résidence La Colombière, co-production Institut de France.

Cordon, 2017, piquets de vignes, fil, rondelles de caoutchouc, 39 mètres.

Conques, 2017, pneus de vélo, 436 x 290 cm, co-production Maison de la Culture d'Amiens.

Le Bain, baignoire, billes d'argile, dimensions variables, 2017. Co-production ESBA TALM.

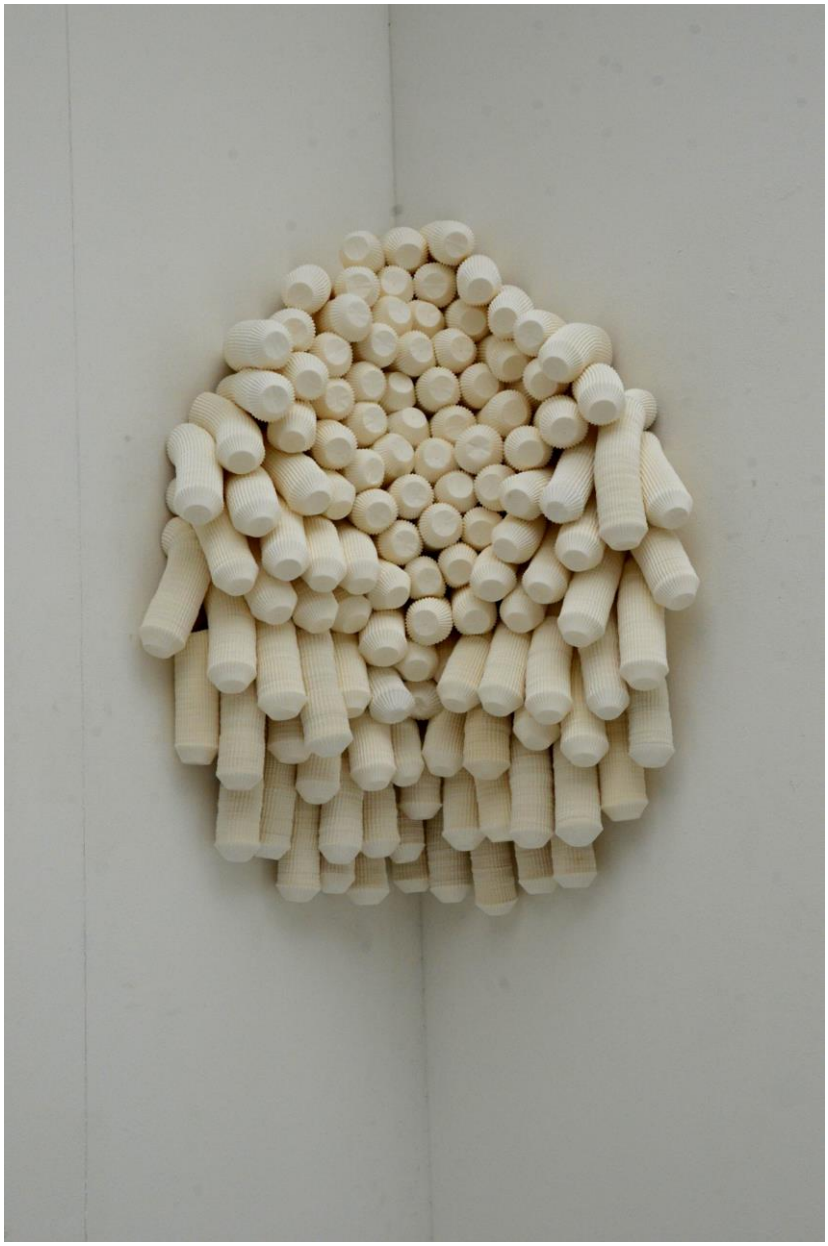
Falaises, 2016, crayon sur papier, 200 x 140 cm.



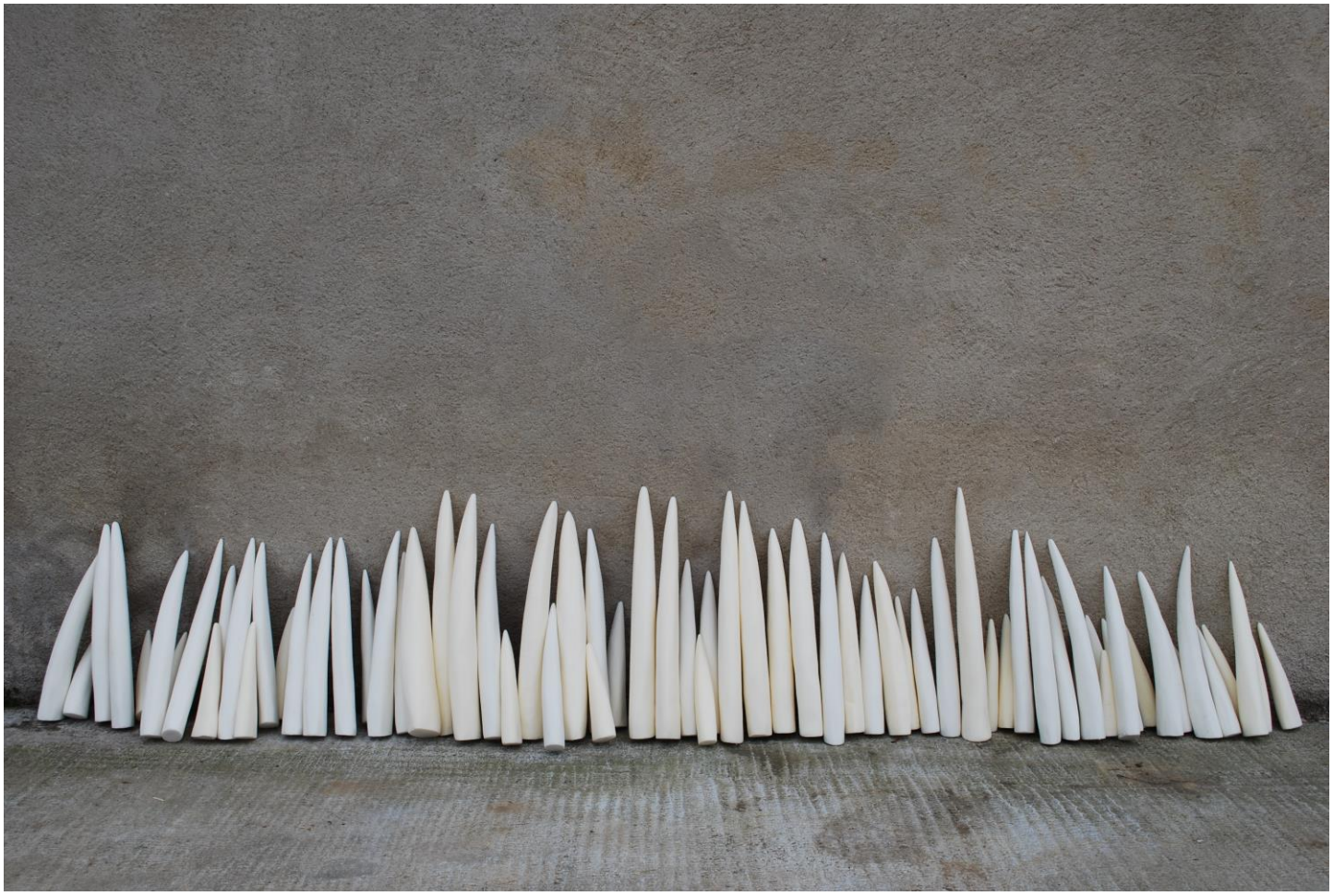
Sacs, 2015, Grillage, pinces à linge en bois, dimensions variables. Résidence Moulinsart, co-production Centre d'Art de l'Ile de Moulinsart, Fillé sur Sarthe.

La Forêt, 2015, bracelets en caoutchouc, tubes, dimensions variables.

Cadavre, 2015, capsules de vin pliées, 120 cm.



Grappe, 2015, caissettes à pâtisserie en papier plissé, 1m variable.



Défenses, 2013, polystyrène extrudé, 4,50 m variables.

Fourrure, 2013, clous en acier rouillés, enfilés sur maille fine, hauteur : 70 cm.